

Paris, 17 janvier 1907.

5075



Madame et cher ami,

Vous avez bien raison
de me recommander la prudence. Avant hier
je suis sorti pour ma promenade, bien
que mon cœur m'eût pasablement
fatigué. Tout allait bien cependant, et
je m'en revenais avec content de l'expérience,
lorsque je fus abordé, à l'angle de la
Halle aux vins près du boulevard St. Germain,
par un ecclésiastique mobile, que je n'avais
pas vu depuis neuf ans. Il profita de
son... éligement pour m'aborder dans
la rue. C'était fort bien de sa part, mais
il était fort dangereux pour moi de parler
aussi de vous. J'y ai tenu seulement quand
je l'eus senti. Je ne suis pas sorti hier,
et je crois que je m'en tiendrai peut-être
sans autre ennui qu'un retour un peu
intéressant du catarrhe de la gorge dont je
souffre depuis quatre ans, et qu'on m'a
dit devoir durer autant que moi. C'estons
de prolonger ce bienheureux catarrhe.

Oh! la situation n'est pas gaie,
et la note des Alliés était bien ambitieuse.
La première note, en réponse aux propositions

allemands, était beaucoup plus sage ;
on n'y parlait que de la Belgique
et de son rétablissement intégral comme de
la plus essentielle condition. C'est le
minimum en effet, et cela ne compromettait
rien. Mais s'engager à donner aux
Russes toute la Pologne et Constantinople !
Et que feront-ils de tout cela, ces fous
Russes ? J'ai vu hier un de mes vieux
amis anglais, attaché au Daily Telegraph
depuis plus de vingt ans, qui connaît
toutes les capitales de l'Europe et
spécialement la Russie où il a passé plusieurs
années. Il m'a dit que la situation intérieure
de la Russie est actuellement un véritable
chaos, où peuvent se produire d'un
jour à l'autre des faits violents qui
auraient une répercussion fâcheuse sur
l'issue de la guerre. Ce qu'on peut se demander
de mieux pour nous est que ces désordres
ne se produisent qu'après la paix.....

Il paraît que le traitement fait à
nos pauvres soldats dans le grand camp d'Albanie
a été quelques jours d'effroyable, et que
Bismarck s'en trouve gravement compromis en nous
le cachant dans l'intérêt de son action
diplomatique, — dans l'intérêt de ses amitiés
helléniques, disent certains adversaires.

Il paraît, — je dis encore il paraît,
n'y ayant point allé voir, — que Caillaux

est innocent des crimes dont on
l'accuse et qu'il était allé en Italie
pour se promener. Il n'a pas vu Giolitti.
D'ailleurs, m'assure-t-on, tous les ministres
actuels, sauf Sonnino, seraient giolittiens,
et Giolitti au pouvoir se comporterait
comme ceux qui y sont, mais il semble
autant ne pas y être. C'est bien possible.
On craint une paix rêvée. Paillaux,
dans sa lettre au Démocrate, parle du grand
effort nécessaire pour obtenir une bonne paix.
Toutefois son Bonnet rouge plaide discrètement
et même indécemment, — pour la paix
immédiate, et dit chaque jour tout ce
qu'il faut, — si on le laisse, — pour
démoraliser combattants et non-combattants.
Comment la volonté de guerre de Paillaux
s'accorde-t-elle avec la très touchante et insidieuse
volonté de paix du journal qu'il subventionne?

La semaine passée j'ai reçu moi-même
la visite d'un ange de la Paix. Il avait
presque la forme d'un suédois très grand,
qui se présentait chez moi en se
recommandant de l'aristocrate Paderblom,
d'Upsala, avec lequel j'ai de très
bonnes relations. Le suédois est le représentant
d'un groupe de savants appartenant aux
trois royaumes scandinaves, qui veulent
fonder une revue internationale où
l'on traiterait les questions intéressant
la Paix, — la Paix à faire et la

conservation de la paix une fois faite, —
tribunal international, rapports économiques,
conception et droits de la nationalité, de
la neutralité, etc. — Les savants neches voulaient
ici maintenant amener les savants des pays
belligérants à s'expliquer sur ces points; ils
ont trouvé des Allemands tous prêts à Paris;
c'est, — me disait le grand ange, — des Anglais;
et l'ange cherchait des Français. J'éprouvai —
se vous l'avouerez en tel nous, — un grand
soulagement intérieur en constatant que le
projet à moi communiqué ne me regardait pas,
et que je n'avais besoin d'y faire ni adhésion
ni refus. L'idée peut être bonne, mais aller
maintenant mettre des articles dans une
Revue où les Allemands apportent les leurs,
cela peut demander réflexion. On peut trouver
que le voisinage ne serait pas bon. Et peut
la confiance manquer tout à fait. L'ange
disait qu'il y a malentendu entre les deux
partis. J'ai bien peur que l'ange ne soit un
peu germanophile. Le malentendu est singulier;
car chacun des adversaires sait assez bien
ce qu'il veut, et il n'ignore pas non plus
ce que veut l'autre. Alors, quoi? L'ange
pensait que la guerre va durer encore jusqu'à
épuiser tous complais des belligérants. Il ne
désespérait pas pourtant de monter sa petite
machine de Revue avec le concours d'économistes
français. Il lui a dit que d'ordinaire les
événements étaient plus forts que nos pensées, mais
que ce n'est pas motif pour n'essayer point de les
conduire ou d'y remédier. Et l'ange m'a quitté.
Affueux respects, A. Lacy